

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sur le front de la nouvelle

Francine Bordeleau

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1997). Sur le front de la nouvelle. *Lettres québécoises*, (87), 14–17.

Sur le front de la nouvelle

Les années quatre-vingt, qui ont vu émerger au Québec une foule de nouvelliers — certains préfèrent se dire « nouvellistes » —, passent volontiers pour l'âge d'or de la nouvelle. Un âge d'or éphémère : aujourd'hui, paraît-il, lecteurs et par conséquent éditeurs boudent le genre.

DOSSIER
Francine Bordeleau

LA NOUVELLE ? UNE TRADITION ANGLO-SAXONNE, dit-on. Il est vrai que dans la mythologie des grands écrivains étatsuniens, le genre bref occupe une place fondamentale. Elles ont d'ailleurs une allure de clichés, ces évocations d'un Jack London, d'un Hemingway, d'un Fitzgerald envoyant des masses de textes à autant de revues, et attendant fébrilement les quelques dollars — le texte serait donc publié — qui arrivaient évidemment juste avant que le futur grand auteur ne crève de faim. La règle voulait que le débutant reçut une bouchée de pain, mais les honoraires payés à l'écrivain célèbre atteignaient des sommes inimaginables. « On reste sidéré devant les 4 000 \$ que le *Saturday Evening Post* versait dans les années trente à F. S. Fitzgerald pour une nouvelle », ne peut ainsi s'empêcher de relever l'éditeur et nouvelliste¹ Gilles Pellerin dans *Nous aurions un petit genre*², un essai coup de gueule publié en début d'année.

Chez nos voisins, ce « petit genre » s'est taillé une place de choix « dans le champ de la littérature de consommation », comme le dit André Carpentier, nouvellier et professeur à l'UQAM. « Le pays qui consacre les briques, les sommes, affiche en même temps un très grand respect pour les nouvelles. »

Ça n'est pas tout à fait le cas ici. Le genre est utilisé dans la plupart des cours de français de niveau collégial, pratiqué par un nombre important d'auteurs, chouchouté par les théoriciens de la littérature, mais les relations entre la nouvelle et le grand public semblent difficiles.

Pour dire le vrai, la nouvelle ne se vend pas plus que le théâtre ou la poésie. Sauf exception, les ventes de recueils — et même de recueils primés — n'excèdent pas les quelques centaines d'exemplaires,

remarque Pierre Graveline, directeur du Groupe Ville-Marie Littérature. À quoi le nouvellier Gaëtan Brûlotte rétorque : « Les éditeurs ne s'occupent pas de la commercialisation des livres ! Le jour où ils décideront de traiter adéquatement la nouvelle, la critique et le public suivront. »

Les années glorieuses

Premier lauréat, en 1982, du prix Adrienne-Choquette pour *Le surveillant*³, Gaëtan Brûlotte est de ces auteurs qui ont participé de façon significative à l'histoire récente de la nouvelle québécoise. Avec *Sans*

*peur et sans reproche*⁴ de Monique Proulx, primé à son tour en 1983, *Le surveillant* passe pour un recueil emblématique, qui a contribué à donner une formidable impulsion au genre, même si celui-ci a été pratiqué au Québec bien avant cette décennie-là. Aurait-on oublié les Jean-Charles Harvey, Yves Thériault, Alain Grandbois, Anne Hébert, Adrienne Choquette, Claire Martin, Gabrielle Roy ? « La production québécoise se cristallise dès les années quarante, pendant lesquelles il se publie déjà une trentaine de recueils », rappelle Michel Lord, professeur à l'Université de Toronto et directeur adjoint du *University of Toronto Quarterly*. Et sauf pendant les années cinquante, qui marquent un creux, le nombre de recueils publiés ne cessera d'augmenter :

Une centaine dans les années 1960, près de 150 dans les années 1970, et l'éclatement total à partir des années 1980, qui voient la parution de plus de 200 titres.

Une forte proportion de ces titres provient d'« écrivains qui sont essentiellement des auteurs de nouvelles », insiste le nouvelliste Bertrand Bergeron. C'est un changement radical : auparavant, en effet, le genre était davantage pratiqué par des romanciers qui, de temps en temps, de manière accessoire, publiaient un recueil.

À partir des années quatre-vingt, une bonne part des nouvelliers sont des professeurs, d'université et de cégep, ainsi que leurs étudiants. « Les ateliers de création littéraire sont un incitatif à écrire de la nouvelle », dit André Carpentier. Dans le cadre scolaire, la nouvelle est très utilisée parce qu'elle constitue « un outil idéal pour illustrer des thématiques, des problématiques, des approches. Durant une session, on peut étudier plusieurs nouvelles, mais peu de romans », fait valoir la nouvellière et romancière Aude. Par ailleurs, il est aussi plus facile, en trois mois, de mener à bien l'écriture de textes brefs.

L'émergence de ces nouvelliers qui ont lu Cortázar et Borges, qui connaissent les théories littéraires, entraîne la rénovation des formes et des thématiques. En somme, il y a là, tout à coup, un dynamisme qui devait attirer l'attention des journalistes littéraires. « Depuis une douzaine d'années, il se passe tellement de choses dans la nouvelle qu'on pourrait croire que les véritables écrivains québécois sont des nouvellistes », dit l'écrivain Jean Pierre Girard. Et il semble que les journalistes en aient été, un temps, également persuadés.

Pour sa part, Bertrand Bergeron constate que



André Carpentier



Gaëtan Brûlotte

les médias nous ont suivis — ce qui a d'évidence influencé le lectorat, qui accompagne un écrivain ou une œuvre dans la mesure où l'institution se met en marche — parce qu'on a apporté quelque chose d'extrêmement neuf. Mais ils ont abandonné dès que la nouvelle a cessé d'apparaître comme un phénomène.

Les éditeurs, pas bêtes, profitent d'un mouvement qui culmine entre 1985 et 1990, et l'alimentent tout à la fois. C'est la mode des collectifs thématiques — sur l'amour, l'humour, le policier, la science-fiction... —, en majorité publiés par Les Quinze. Ces recueils marchent remarquablement bien. Il faut en outre signaler l'apparition de lieux spécifiques, à commencer par XYZ. La revue de la nouvelle, fondée en 1985 par Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyans, qui publie textes de création et articles critiques. Suivront *Stop*, *Mœbius*, *Imagine* et *Solaris* — ces deux dernières étant orientées vers le fantastique et la science-fiction. À partir de 1986, la nouvelle aura de plus « sa » maison d'édition : L'instant même, fondée à Québec par Jean-Paul Beaumier, Denis LeBrun, Gilles Pellerin et Marie Taillon.

Entre autres objectifs, la maison poursuivra celui de « montrer que le genre était beaucoup plus large que ce qu'on en soupçonnait », dit Gilles Pellerin, son principal animateur (ou, en tout cas, celui qu'on voit le plus). L'instant même popularisera les recueils « homogènes » — dont *Tu attends la neige, Léonard ?*⁵, de Pierre Yergeau, et *Récits de Médilbault*⁶, d'Anne Legault, constituent des exemples extrêmes —, dénichera de formidables Canadiens anglais — Bonnie Bunnard, Douglas Glover, Alistair MacLeod, Jane Urquhart... —, lancera des collectifs irlandais, mexicains, portoricains...

En bonne partie grâce à Pellerin, véritable croisé de la nouvelle et sagace analyste des textes, la maison a vite installé un ton. « Il est juste de parler de deux grandes écoles : celle de Montréal, représentée par la revue XYZ, et celle de Québec, incarnée par L'instant même », souligne d'ailleurs Michel Lord. Mais deux écoles habituées à se voiser fort étroitement, ne serait-ce que parce que des écrivains de l'une appartenaient au collectif de rédaction de l'autre.

Critique de la critique

Des « écoles », une nuée d'auteurs, une flopée de théoriciens : « Cette effervescence, c'est presque trop, dit aujourd'hui André Carpentier. Plusieurs ont utilisé la nouvelle pour s'afficher dans l'écriture. Il faut distinguer entre une vraie démarche de nouvellier et une pratique en dilettante. »

N'est-ce pas ce qu'ont fini par conclure lecteurs et médias ? Qu'il y avait aussi, dans tout ce mouvement autour d'un genre, un détestable effet de mode ?

Stanley Péan, directeur littéraire de la revue *Stop*, tient à rectifier :

Disons plutôt que le genre a heureusement bénéficié d'un effet de mode. La nouvelle a donc circulé dans les médias... pendant peut-être quatre ans. Mais il reste que les critiques préfèrent parler du roman, c'est un genre moins compliqué.

D'abord, il y a cette idée, tenace, que la nouvelle est un genre mineur. Facile. À côté d'un roman, un texte bref — dût-il y en avoir plusieurs, regroupés dans un recueil — ne ferait donc pas le poids. Et le nouvellier serait par conséquent un romancier raté. Ces préjugés ont inspiré à Gilles Pellerin le titre de son essai, *Nous aurions un petit genre*.

Mais la nouvelle, surtout, déstabilise. Du côté des auteurs, on se plaint que les critiques ne savent trop comment aborder le recueil avec ses histoires brèves qui se terminent abruptement, qui se suivent sans forcément se ressembler, qui se complaisent dans l'ellipse. « Les critiques sont des lecteurs très institutionnalisés qui aiment les sommes, les tous organisés », dit André Carpentier. Ils cherchent les lignes directrices, les fils conducteurs, les thèmes communs, les systèmes qui se laissent facilement résumer. « Lire un recueil de nouvelles, c'est exigeant, car cela implique qu'il faille recommencer à chaque texte », ajoute Bertrand Bergeron. Voilà bien le paradoxe : ce genre dit mineur s'avère des plus désarçonnants et, en définitive, des plus difficiles à commenter. D'où le fait qu'aujourd'hui, « hors les magazines et revues spécialisés, la réception critique est presque inexistante », observe Michel Lord.

« Coitus interruptus »

S'il y eut lune de miel avec les médias et avec le public, celle-ci aura donc été d'assez courte durée. Certes, on a bien entendu, dans la foulée, des hypothèses utilitaristes destinées à faire chorus avec l'esprit du temps. Ainsi, le genre bref conviendrait à l'actuelle culture du clip et du « zapping », aux gens pressés et aux trajets en métro (puisqu'en vingt minutes on peut lire un texte entier). « Voilà justement le hic : [...] le métro n'existe chez nous que dans une ville, [...] les gens de cette ville le boudent de plus en plus, [...] peu de passagers lisent », répondait Gilles Pellerin dans son essai.

La nouvelle, genre de notre époque technologique ? Les rapports de vente convainquent Pierre Graveline du contraire :

Les gens lisent justement pour rompre avec la vitesse, avec la culture du clip. Pour s'évader d'une réalité qui n'est pas toujours rose. Et rien de tel, pour l'évasion et le rêve, qu'un roman avec une grande histoire.

Les listes de *best-sellers* donnent raison à l'éditeur : ce sont les thrillers, les biographies et les sagas historiques qui trouvent le plus de lecteurs (ou peut-être devrait-on dire : de consommateurs). Et le nombre de pages ne décourage nullement, bien au contraire : les briques ont la cote. À croire que les livres s'achètent au poids !

« La nouvelle est frustrante parce que trop courte : à peine a-t-on embarqué dans l'histoire, à peine s'est-on familiarisé avec les personnages que déjà il faut passer à autre chose », poursuit Pierre Graveline. Frustrante, la nouvelle ? L'éditeur la compare à rien de moins qu'« une forme de *coitus interruptus* », c'est tout dire !

Dans un recueil, il y a souvent des moments plus faibles — comme dans un roman, d'ailleurs, sauf que là les temps morts, voire les chapitres ratés, se remarquent moins. Certains lecteurs estiment donc ne pas en avoir toujours pour leur argent, et finissent par boudier le genre,

ajoute de son côté André Vanasse.



Stanley Péan



Gilles Pellerin



Bertrand Bergeron

Le directeur de *Lettres québécoises* en prend pour exemple « sa » propre maison. XYZ éditeur a toujours affiché la plus grande sympathie envers le genre bref. « Mais depuis quelque temps, la production de nouvelles, chez nous, n'arrête pas de diminuer. Pour une raison fort simple : les recueils se vendent quatre ou cinq fois moins que les romans. »

On devient donc plus parcimonieux. Et plus rusé. Ainsi, *La face cachée des pierres*, un « roman » de George Szanto paru chez XYZ au printemps, et *L'immense fatigue des pierres*, des « biofictions » de Régine Robin publiées fin 1996, appartiennent en fait à un genre assez flou, mais davantage novellier que romanesque. Autre exemple, limite cette fois : *Opus erotica*, un recueil de nouvelles gentiment érotiques signé Nathalie Breault et publié cette année par VLB éditeur. La couverture ne comporte aucune indication de genre ; en quatrième de couverture par contre, on parle de « dix-neuf romans brûlants ». Tout lecteur le moins avisé comprendra qu'il s'agit là de dix-neuf nouvelles. Mais il est évident que cette stratégie éditoriale veut faire oublier le genre au profit du thème, toujours appétissant, de l'érotisme.

Il fut donc publié, ce premier livre d'une jeune inconnue de trente et un ans fraîchement émoulue des ateliers de création littéraire de l'UQAM. Une exception, de l'aveu même de son éditeur Pierre Graveline, car « pour ce qui est des recueils de nouvelles, on se cantonne désormais, règle générale, aux auteurs maison ». Entendre : aux romanciers de la maison qui proposent un recueil de nouvelles. Et cette pratique est devenue à toutes fins utiles monnaie courante. « Il est vrai qu'on regarde plus « attentivement » la production [novellière] quand elle provient de ceux qui sont déjà nos auteurs », reconnaît pour sa part Pascal Assathiany. Le très diplomate patron des Éditions du Boréal et de Diffusion Dimedia ajoutera que « l'auteur qui ne fait que de la nouvelle a un peu plus de mal à percer ».

Recueillir les textes

Pour les novelliers, la question de la publication se pose donc, on le voit, avec une grande acuité. « Publier une nouvelle dans un magazine (littéraire) n'est pas difficile, surtout quand on commence à être connu. Le problème, c'est de publier un recueil », souligne d'ailleurs Bertrand Bergeron.

D'aucuns évoquent avec un brin de nostalgie l'époque où des magazines comme *Châtelaine* publiaient des nouvelles. Et estiment que des magazines à grand tirage, *L'actualité* par exemple, et des journaux, devraient renouer avec cette pratique. Reste aujourd'hui le refuge des revues spécialisées. Or ces dernières « ne sont pas prises au sérieux, et une revue comme *Stop* n'obtient pas de réception critique », s'insurge Stanley Péan. « Certains auteurs peuvent publier pendant dix ans dans des revues, sans jamais faire de recueil. Il y a parmi eux de grands novellistes — je pense par exemple à Claude-Michel Prévost. Mais leur œuvre passe totalement inaperçue. »

« La publication en revue n'a pas l'impact, le pouvoir symbolique du livre, précise André Carpentier. De l'auteur qui arrive avec son recueil on dira au moins : "Voilà quelqu'un capable de produire une totalité." La notion de nouvelle en tant qu'entité indépendante semble avoir du mal à faire son chemin chez les lecteurs. Il faut donc des recueils,

homogènes de préférence : ils sont « plus recevables », comme dit Carpentier, parce qu'ils donnent une impression — rassurante — de continuité.

Recueils homogènes ou hétérogènes ? Il s'est publié là-dessus, et sur la notion générale de recueil, une masse d'études savantes⁷, justifiées notamment par le fait que la disposition conditionne la lecture et la compréhension des textes, même si le recueil permet qu'on l'ouvre n'importe où, chaque nouvelle étant en principe autonome. « Le recueil est un assemblage d'objets pleins qui en quelque sorte se repoussent les uns les autres », rappelle André Vanasse.

Tous les cas de figure sont envisageables, de l'hétérogénéité à l'homogénéité extrême. Mais le disparate, comme le remarque Gaëtan Brûlotte, « ne plaît pas à l'être humain, n'est pas une valeur très prisée dans notre culture ». Les recueils hétérogènes ne seraient donc pas très séduisants pour les lecteurs.

La cohérence, ou l'homogénéité, c'est la position privilégiée par L'instant même. Il faut lire *Tu attends la neige, Léonard ?* pour voir jusqu'où elle peut aller. Le livre de Yergeau se situe aux limites du genre, sans doute en constitue-t-il même une manière d'extension sur une ligne ténue entre nouvelle et roman. « Si l'on tient pour acquis que la nouvelle est un récit bref qui se suffit à lui-même, le travail de L'instant même peut être considéré, par certains inconditionnels, comme une sorte d'impureté du genre », souligne André Vanasse. Stanley Péan, lui, n'hésite pas à voir dans les recueils très construits, très structurés, un signe de « l'impérialisme de l'esthétique du roman ».

(Post)Modernité de la nouvelle

Il n'empêche que ce travail de L'instant même et, d'une façon générale, celui des novelliers des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, dévergondent le genre, le redéfinissent. À l'étranger — entendre : à Louvain-la-Neuve, tout près de Bruxelles, où auteurs et universitaires vont régulièrement « colloquer » —, « la nouvelle québécoise est reconnue comme un laboratoire d'écriture, dit Michel Lord. Pendant que les Anglo-Saxons et les Belges continuent d'être orientés vers l'histoire à raconter, les novelliers québécois explorent les formes. »

« Dans le roman québécois, on assiste actuellement au triomphe de l'esthétique réaliste. À L'instant même, c'est rarement ce qu'on propose », confirme Gilles Pellerin. La nouvelle, en effet, est foncièrement ailleurs que ce qu'on appelle le « roman-miroir ». Elle « expérimente les jeux de la modernité et de la postmodernité, scrute les frontières de la littérature, s'interroge constamment sur elle-même », dit Vincent Nadeau, professeur de littérature à l'Université Laval.

Voilà quelques mois, Nadeau lançait un site Internet multilingue (français, anglais, espagnol...)⁸ consacré au genre. Ce « Laboratoire Internet de recherche et de diffusion au sujet de la nouvelle », élaboré avec le chercheur mexicain Lauro Zavala, veut mettre en rapport écrivains et théoriciens, et accroître la circulation des textes. Mais Vincent Nadeau souhaite aussi que le site favorise les échanges avec les Latino-Américains.

C'est qu'ici le courant du « réalisme magique », dont on dit qu'il caractérise la littérature latino-américaine, a des adeptes et des émules. Ça n'est pas un hasard : contrairement à la tradition anglo-saxonne, par



André Vanasse



Michel Lord

exemple, la nouvelle québécoise, volontiers elliptique — au lecteur de combler les flous, de préciser les référents spatio-temporels... — présente un terrain propice aux distorsions du réel. Le fameux *punch* final, le banal renversement, communément associés à la nouvelle, ont fait leur temps. « L'écriture doit produire un retournement, générer un effet de bascule, mais de façon subtile. » C'est de « *cet imperceptible mouvement*¹ » (pour reprendre le titre du recueil d'Aude) que surgit le fantastique, un genre « caractérisé par des histoires campées dans un univers possible, qui nous ressemble, avec des protagonistes très rationnels, rappelle Michel Lord. De leur côté, les "fantastiques" préféreront souvent la nouvelle parce qu'ils peuvent créer très vite un effet d'étrangeté. » Le fantastique « consiste en une brèche dans le réel, brèche comparable à une fulgurance, et la brièveté de la nouvelle s'y prête tout particulièrement », affirme pour sa part Bertrand Bergeron.

En plus d'enrichir, voire de redéfinir le fantastique, la nouvelle d'ici « participe de la lente érosion du monde », dit Jean Pierre Girard. Par comparaison, le roman serait au contraire « une forme confortable et conformiste, qui participe de la marche du monde ».

Depuis ces quinze dernières années, la nouvelle québécoise donne à lire la déliquescence. Des thèmes comme le pays ou le nationalisme, toujours très présents dans le roman, ne visitent guère le texte bref. Les nouvelliers représentent un réel disloqué, morcelé, postmoderne. « Les thématiques reçoivent un traitement très actuel », observe Gaëtan Brûlotte. Ainsi des lieux, qui sont des villes, des stationnements, des terrains vagues... ; ainsi de la temporalité, qui met en évidence l'éphémère ; de la famille, « loufoque, désaxée ou éclatée, qui constitue une réalité bien peu fiable » ; de la sexualité, presque omniprésente, qui engendre désenchantement et déception...

Brûlotte estime encore que les nouvelliers québécois ont nettement tendance à mettre en scène des personnages solitaires et soumis à l'absurde, cette « mécanique insensée qui conduit à la dégradation et à la mort ». « Le personnage est diaphane, muet ; la nouvelle québécoise ne "parle" pas. Elle est très métaphorique, et strictement narrative, sans dialogues », ajoute Gilles Pellerin. Un recueil contenant vingt-cinq nouvelles, par exemple, présenterait donc au lecteur « vingt-cinq cas d'aphonie » !

La question de la littérature

C'est sans doute à cause de ses performances formelles et de son esthétique postmoderne que la nouvelle est souvent considérée comme « un genre plutôt pour *happy few* », constate Michel Lord. « Le roman représente une espèce de norme. La nouvelle est, fondamentalement, une exploration, une écriture, un projet différents », souligne Jean Pierre Girard. Écriture différente, soit. Mais aussi, pourrait-on dire, écriture tout court : en raison de sa brièveté — brièveté cependant relative, puisqu'une nouvelle peut compter plusieurs dizaines de pages —, et plus encore en raison de l'effet de tension qui lui est inhérent, elle doit être rigoureusement écrite, « elle écarte d'emblée la tentation du ronronnement », dira Girard.

Il n'empêche qu'après quatre recueils particulièrement bien reçus¹⁰, l'écrivain annonce un roman pour cette rentrée automnale,

publié par L'instant même, son éditeur habituel. La nouvelle ? « Plus avant sept-huit ans, sans doute. » Contradictoire, Girard ? Celui-ci dit avoir « du mal à être identifié à un genre » et préférer « être associé à une écriture ». L'écrivain n'est pas un militant. « Si on se consacre à l'écriture, c'est *a posteriori* qu'on trouve le genre. » Son éditeur a entrepris la diversification voilà quelques années déjà, et fait ainsi le mouvement inverse des autres maisons, il a publié les romans de ses auteurs, des Pierre Ouellet, Jean Pelchat, Pierre Yergeau, notamment. « Faire seulement de la nouvelle, ça n'est pas viable sur le plan commercial, admet Gilles Pellerin. Il fallait sortir du petit genre sympathique. »

Mais parler de la place et du commerce de la nouvelle, c'est au fond parler de la place du texte littéraire. « À l'instar du roman, de la poésie, de l'essai..., certains recueils de nouvelles sont financièrement peu rentables, mais très rentables culturellement », souligne Pascal Assathiany. Sans doute est-ce une façon de dire qu'on veut bien se dévouer... un peu.

Pour Bertrand Bergeron, « la nouvelle québécoise n'a pas encore fait son plein de lecteurs et finira par s'assurer un public ». En autant qu'elle soit bien diffusée. En autant, aussi, qu'on lui fasse « une véritable entrée dans la culture », poursuit le nouvelliste. C'est-à-dire ? Bergeron, également professeur au Collège de la région de l'Amiante, en réfère entre autres à *Littérature québécoise des origines à nos jours. Textes et méthodes*¹¹, un ouvrage collectif dirigé par Heinz Weinmann et Roger Chamberland. Dans ce manuel utilisé pour l'enseignement du français au cégep, « on retrouve des parties pour tout, y compris le monologue et la chanson, mais aucun chapitre n'est spécifiquement consacré à la nouvelle ».

Il y a effectivement problème quand, dans un ouvrage destiné à l'enseignement, le monologue et le texte de chanson font figure de genres littéraires sans que la nouvelle — pourtant établie comme genre depuis le XIV^e siècle au moins — ait droit au même traitement. « On dévalue la nouvelle parce qu'elle ne se vend pas aussi bien que le roman », déplore Aude. Il ne faudrait pas que l'enseignement de la littérature en soit rendu là. Sinon, il y a péril pour la littérature elle-même.



1. Pour des raisons qui relèvent de l'étymologie, de l'idéologie et, en définitive, du goût personnel, des auteurs veulent être appelés « nouvelliers » et d'autres, « nouvellistes ». La question ne sera pas débattue ici. Nous nous contenterons de respecter les préférences de chacun.

2. *L'instant même*, 1997.

3. Paru chez Leméac.

4. Québec/Amérique, 1983.

5. Paru en 1992.

6. 1994.

7. L'une des plus connues est celle de Jean-Pierre Boucher : *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur*, Fides, 1992.

8. <http://www.fl.ulaval.ca/cuentos/>

9. XYZ éditeur, 1997.

10. Dont *Hair ?*, L'instant même, 1997.

11. Hurtubise HMH, 1996.



Pierre
Graveline



Vincent
Nadeau